

Rachel Thompson
University of Notre Dame
Alison Rice, Professeure
2017

« **La peau se met à parler** » :

Les représentations corporelles et mentales de l'immigration des femmes dans *Faire l'aventure* de Fabienne Kanor et *Trois femmes puissantes* de Marie NDiaye

Faire l'aventure de Fabienne Kanor et *Trois femmes puissantes* de Marie NDiaye sont deux romans qui décrivent les conséquences de la tentative d'émigration de l'Afrique vers l'Europe. Abandonnée par la famille de son mari défunt, Khady Demba est une femme pauvre de *Trois femmes puissantes* qui endure des souffrances physiques dans son périple vers l'Europe. Marème Doriane Fall de *Faire l'aventure* est une jeune femme assez aisée qui immigre facilement à Rome où elle cherche un époux fortuné. En dépit de la douleur corporelle liée aux affres de son voyage, l'identité de Khady n'en devient que plus forte, alors que Marème semble diminuée par ses circonstances. Les effets de l'exil sur les femmes de classes différentes peuvent être comparés à travers les représentations de leur corps, leurs relations avec d'autres femmes et le développement de leurs identités pour montrer que la richesse monétaire ne peut pas résoudre les conflits de l'immigration.

Fabienne Kanor et Marie NDiaye ont composé des œuvres crédibles au sujet de l'exil à cause de leurs expériences personnelles. NDiaye a grandi en France ; son père est sénégalais. Malgré le fait qu'elle ne connaissait pas son père pendant son enfance, certains de ses lecteurs l'identifient à l'Afrique. Dans un article intitulé « The Spectacle of Marie NDiaye's *Trois femmes puissantes* », Andrew Asibong explique que l'auteur habite « within a cultural landscape that is crippled by racialized amnesia and hallucination » (392). Son interprétation est la suivante : « NDiaye was forced to offer — or at least to be *seen* to offer — stories and images, which

confirmed her as the fabricator of a culturally recognizable « exotic » product » (392). Même si elle habite en France, son écriture est vue comme exotique et elle est parfois assignée au pays de son père qu'elle ne connaît vraiment pas. Ce déplacement est incarné dans les personnages comme Khady Demba qui est expulsée de la maison de sa belle-famille. Fabienne Kanor a aussi vécu avec un sentiment d'exil. Elle est née en France des parents martiniquais avec des ancêtres africains (Aurélia). Elle a donc l'impression de ne venir de nulle part, d'être toujours en mouvement. Dominique Aurélia explique ce problème dans son article « Fabienne Kanor, la pacotilleuse » : « Car elle n'est ni Antillaise, ni Française, ni Africaine, mais férocelement 'flottante' » (Aurélia 2). Cette sensation personnelle d'être « flottante » chez l'auteure est semblable aux sentiments de beaucoup de ses personnages dans le roman *Faire l'aventure*, car de nombreux jeunes se déplacent et flottent dans la Méditerranée et en Europe quand ils ont des difficultés à s'adapter. Kanor explique qu'elle écrit pour satisfaire ce problème : « Je suis conçue par tous comme un produit exotique [...] Je me sens cette errance me sied bien, comme ma folie : je m'en nourris pour ma création » (Aurélia 2). Écrire des livres comme *Faire l'aventure* l'aide à s'adapter même quand tout le monde la voit comme « un produit exotique ». Ses propres frustrations sont libérées dans son écriture, donc ses textes sont utiles pour étudier le sentiment d'exil.

Les personnages féminins des deux romans sont de classes économiques très différentes, mais elles sont toutes les deux exilées de leurs pays natals. Marème est née d'une famille riche au Sénégal. Ceci est montré au début de *Faire l'aventure* avec ses jugements envers les immigrés. Elle dit : « C'est des rêveurs et des idiots ceux qui croient qu'avec une pirogue on peut faire le tour du monde. Il faut gagner l'argent pour voyager bien. Là, tu vas à l'aéroport. On te met dans l'avion, on te sert à manger dans l'avion, tranquillement, comme tout le monde » (Kanor 53). Elle est trop abritée par l'argent de sa famille pour comprendre que gagner de l'argent et voyager en avion sont

des actes impossibles pour la grande majorité des habitants de son pays. Elle croit que les voyages en avion sont beaucoup plus pratiques que des pirogues dangereuses parce qu'elle ne comprend pas les vies des personnes plus pauvres. Elle avait l'option de quitter le Sénégal et elle a pris la décision d'émigrer. Malgré ce choix, elle ne peut pas retourner parce qu'elle doit avoir du succès mesurable à montrer à sa communauté. Elle sait que l'attitude chez elle est : « Marème a voyagé. Marème a réussi. Que Dieu la protège » (Kanor 243). Les attentes de son succès et de son mariage avec un homme blanc sont une motivation pour sa communauté. Son retour pourrait indiquer un échec ou briser l'idée de sa vie parfaite en Europe. Khady Demba de *Trois femmes puissantes* a une histoire très différente. Elle était toujours pauvre et elle était abandonnée par ses parents dans sa jeunesse. NDiaye écrit : « Lorsqu'elle souffrait d'isolement, ce n'était jamais seule avec elle-même mais au milieu d'autres enfants ou dans les nombreuses familles chez lesquelles elle avait travaillé comme domestique » (NDiaye 264). Son travail de domestique montre qu'elle est d'une classe plus basse que Marème. Khady est complètement exilée de son pays, car elle a été expulsée par la famille de son mari après sa mort et elle n'a pas d'autre famille. Son abandon familial total est expliqué avec la réaction de ses belles-sœurs : « Était-ce parce qu'elles étaient certaines de ne jamais revoir Khady qu'elles préféraient s'éviter la peine de la saluer, de lui lancer un coup d'œil, de lever la main vers elle et de tourner de son côté une paume angélique et brave ? » (NDiaye 260). Ses belles-sœurs savent qu'elles ne vont jamais revoir Khady, donc elles l'abandonnent sans même lui dire au revoir. Khady questionne leurs réactions, mais elle sait que c'est la fin de son séjour avec cette famille et le début de son trajet de migration. Marème et Khady sont des femmes de classes différentes qui sont exilées de manières différentes dans le contexte de l'immigration.

Le corps de Marème Doriane Fall est décrit tout au long du roman *Faire l'aventure*, car c'est un outil qu'elle utilise. Dans un entretien avec Pascale Athuil, Kanor explique la façon dont elle a

créée le personnage de Marème et les descriptions de son corps. Elle dit : « Ce qui arrive à leur corps est important mais ne les détruit jamais. Il y a toujours cette conscience, ce troisième œil, hyper éveillé, hyper alerte. Je revendique ce trait : ils se regardent parler, penser. Dans mes personnages, il y a le costume puis la peau, puis la peau se met à parler » (6). La peau de Marème est un costume qu'elle peut utiliser pour trouver un mari, mais qui ne définit pas son identité. La mission de Marème est d'utiliser son corps pour obtenir un mari blanc pour assurer son avenir riche et européen. Dans un entretien avec Gladys Francis, Kanor a remarqué : « La liberté sexuelle est, je crois, un leurre » (279). Elle montre dans son roman que Marème peut utiliser son corps et sa sexualité comme un leurre pour un mari. En utilisant son corps, elle renforce des stéréotypes d'exotisme pour devenir une femme idéale. Ce phénomène est décrit :

« Elle n'avait pourtant pas eu à prendre les pirogues pour gagner l'Europe. Sa mère n'avait jamais vendu de beignets sur un marché pour l'envoyer à l'école. Elle avait obtenu son bac. Elle n'était entrée dans aucun réseau de prostitution. Personne encore ne l'avait rouée de coups. Elle n'avait pas attrapé de maladie. Son corps était encore beau, les hommes se retournaient dans la rue pour l'admirer » (Kanor 232).

Marème remarque quand les hommes se retournent pour admirer sa beauté. Son corps a été maintenu à cause de la facilité de sa migration. Elle a évité la prostitution et elle a obtenu beaucoup de possibilités comme l'éducation. À cause de ces facteurs, elle a décidé de « se servir » de son corps parfait et exotique pour se marier. Elle peut utiliser le concept des femmes sénégalaises comme des beautés étranges et exotiques pour encourager des relations avec des hommes.

La relation de Marème avec son amie Francine, une jolie femme de la Côte d'Ivoire, renforce sa mentalité que son corps est un outil et une représentation de son héritage « exotique ». Fabienne Kanor explique que les corps des femmes peuvent raconter des histoires et, dans ce cas,

Marème communique l'histoire de l'Afrique d'une façon qui peut l'aider à trouver un époux. Kanor a dit : « Le corps des femmes porte la mémoire. Il est, ce corps-fossile où se sont déposés chagrins, victoires, deuils, où sont stockés les grands chapitres de notre histoire » (Francis 280). Marème a senti comme si son corps était une représentation de l'Afrique. Sa relation avec Francine, qui représente aussi l'Afrique corporellement, montre cette mentalité. Marème explique : « Comme à chaque fois qu'elle retrouvait Francine, elle se sentait puissante, à la hauteur de ce qu'elle se figurait devoir être une Africaine d'aujourd'hui » (Kanor 239). Quand elle sort avec Francine pour chercher des hommes, elle pense que leurs corps sont l'incarnation de leur culture. Elle élabore sur ses sentiments quand elle voit Francine : « Noire véritable, plantée dans son corps prétendument parfait et son identité homogène et solide [...] Elle n'était plus Doriane mais un immense continent en marche » (Kanor 239) ». Elle a perdu son identité personnelle car elle est « homogène et solide » et elle trouve qu'elle est parfaite dans ce moment. Francine juge aussi leurs corps par rapport à leurs pays natals, tenant en compte la façon dont les hommes les considèrent. Francine évalue Marème ainsi : « Elle la jugeait moins appétissante qu'elle, mais plus distinguée. Peut-être trop. La Dakaroise était trop fière à son goût. C'était son problème. Et celui des Sénégalais en général » (Kanor 240). Elle pense que son propre corps est « appétissante » et que Marème est « distinguée » à cause de la nationalité. Francine trouve que les caractéristiques de Marème pouvaient l'aider à trouver un mari, mais que les Sénégalais sont peut-être trop fiers. Cela montre la difficulté d'utiliser les généralisations pour se présenter au monde. Marème devient fatiguée quand elle réfléchit au temps qu'elle vient de passer à Rome. Kanor écrit : « Elle se sentait faible, comme si quelque chose en elle, quelque chose comme le désir avait brusquement disparu ou s'était déplacé » (Kanor 258). Ce moment vient avant qu'elle n'ait trouvé un mari et elle se sent déjà fragile. Ses actions ont diminué sa confiance et ont blessé son état mental. Marème veut

embrasser son identité et son corps sénégalais avec le seul but de trouver un homme, donc elle n'honore pas son identité et elle s'exploite. Elle est chanceuse de ne pas devoir se prostituer, mais elle sacrifie néanmoins sa dignité en utilisant son corps pour obtenir un contrat nuptial.

En contraste avec la vie de Marème, celle, difficile, de Khady Demba aboutit à la prostitution. Le taux physique de sa tentative de migration et ses multiples rapports sexuels résultent en des problèmes physiques comme « les muscles des cuisses endoloris, la vulve gonflée et douloureuse et le vagin brulant, irrité » (NDiaye 296). Khady est forcée d'utiliser son corps comme un outil pour survivre, mais elle refuse d'être diminuée à cette nécessité. Il n'y a pas de doute que sa souffrance est intense : « Chaque pas relançait la douleur. Et comme, de surcroît, elle éprouvait une grande faim, elle souhaita ardemment d'acquiescer bientôt un corps insensible, minéral, sans désir ni besoins, qui ne fut qu'un outil au service d'une intention dont elle ignorait encore tout mais comprenait qu'elle serait bien forcée d'en trouver la nature » (300). Malgré sa douleur, elle essaie de transformer son corps en un instrument qui est nécessaire mais qu'elle arrive à ignorer. Puisque la douleur est devenue sa réalité, elle domine la souffrance en se focalisant sur elle-même. Cette introspection est impressionnante : « Oh, certes, elle avait froid et mal dans chaque parcelle de son corps, mais elle réfléchissait avec une telle intensité qu'elle pouvait oublier le froid et la douleur » (328). Sa force est claire dans son identité dans ce moment, car elle peut choisir d'oublier ses souffrances physiques et transcender son corps par la pensée.

La relation entre Khady et la femme qui la prostitue renforce les images d'abus de son corps et les difficultés d'être une femme pauvre qui essaient d'immigrer. Dans son article intitulé « Migration and Metamorphosis in Marie NDiaye's *Trois Femmes Puissantes* », Deborah Gaensbauer explique que l'existence clandestine est souvent liée à l'esclavage. Une étude récente a démontré qu'il y a beaucoup de violence infligée aux femmes migratoires (14). Il n'est pas rare

que les compagnons qui promettent de protéger ces femmes décident de les vendre comme des esclaves sexuelles quand le voyage devient difficile (14). L'esclavage sexuel est une façon de survivre qui semble aider les femmes et leurs compagnons temporairement, tout en causant beaucoup de détresse. Khady Demba est devenue victime d'une situation pareille après avoir perdu tout son argent. La femme qui la contraint à devenir une prostituée contribue à la souffrance physique de Khady, mais elle peut être vue comme une bienfaitrice aussi. NDiaye écrit : « La femme, après qu'elle avait imposé à Khady de ces rapports coup sur coup, s'occupait d'elle avec une solitude toute maternelle » (NDiaye 305). La femme lui donne une chambre et elle soigne sa jambe blessée, donc elle possède quelques caractéristiques maternelles. En même temps, elle la force à avoir des rapports avec des hommes malgré sa blessure et sa douleur vaginale. En fin de compte, cette femme ne prend pas vraiment soin de Khady, car elle la voit comme un objet qu'elle peut vendre aux hommes. Cela devient clair quand Khady a besoin d'être consolée après que Lamine, son compagnon de voyage, lui vole tout son argent. Quand Khady explique la situation, la femme ne montre aucune sympathie à son égard : « La femme la considérait d'un air froid, avisé, très lointainement apitoyé » (308). Sans émotion, cet être semble entièrement sans pitié pour Khady. Elle essaie de la rassurer cependant, optant de « la prendre dans ses bras et, maladroitement, la bercer en lui promettant qu'elle ne la laisserait pas tomber » (308). Cette promesse révèle la triste réalité que sa préoccupation avec Khady est l'inquiétude d'un patron et pas celle d'une mère. Elle ne va pas laisser tomber Khady comme employée à cause de cet incident, mais elle n'a pas de vrais mots pour l'aider. Cette relation renforce les représentations du corps de Khady comme un objet dont il faut se servir pour survivre.

Les difficultés physiques de Khady augmentent au fur et à mesure que son histoire avance, mais Khady continue de développer son identité. Il y a un déclin simultané de la santé physique et

une augmentation de la confiance en soi qui est remarquable. Dans son essai, « À leur corps défendant : défaillances et excrétiens dans *Trois femmes puissantes* de Marie NDiaye » Marie Anne Parent note ce fait. Elle écrit : « Malgré son corps meurtri, affaibli, souffrant, l'identité de Khady Demba n'est jamais remise en question, son être jamais altéré, ce qui est d'autant plus remarquable que ses souffrances physiques, causées par des blessures qui ne guérissent pas » (Parent 85). Ses souffrances physiques sont énormes, mais Khady Demba continue à être Khady Demba. Elle n'a choisi ni d'immigrer ni de devenir prostituée, donc les douleurs de son corps ne sont pas de sa faute, mais plutôt le résultat de ses circonstances malheureuses. Cette disparité entre l'utilisation du corps de Marème et de Khady se manifeste dans la différence de la force de leurs identités.

Pendant son exil, Marème a utilisé son corps pour obtenir un mari. Elle n'est toujours pas contente, car le succès est un mariage sans amour avec un vieil homme blanc qui est épris de sa beauté. Son mari, Giovanni, pense : « Il avait près de vingt-cinq ans de plus qu'elle et il l'aimait. « Dieu comme je l'aime ! » » (Kanor 275). Il est complètement entiché et elle est indifférente. Elle est plus concernée par la nécessité de maintenir ce mariage idéal que par son bonheur. Elle explique comment elle réduit ses sentiments : « Sa *planque* à elle, où, sans risquer d'inquiéter son mari et de gâter cette bonne vie qu'il lui avait offerte, elle s'octroyait le droit d'être triste, méchante ou ingrate » (Kanor 272). Elle ne montre pas d'émotions négatives quand elle est avec Giovanni donc elle les exprime quand elle est dans sa planque. Elle a perdu son indépendance dans ce mariage qu'elle s'est dévouée à obtenir. Le changement d'identité de Marème est visible dans la transformation de sa relation avec Biram, un jeune homme de son village qui a aussi immigré en Europe. Au début du roman, elle est une fille fière et il est un garçon qui la trouve belle : « Il s'était monté la tête tout seul en se figurant qu'avec le temps elle s'enticherait de lui » (Kanor 261).

Marème trouvait que les émotions de Biram sont ridicules. À la fin du roman, les deux sont réunis sur une plage italienne et ils ont des rapports sexuels. Biram va retourner au Sénégal et Marème l'implore de rester avec elle. Elle est complètement transformée, quittant l'apparence d'une femme assurée afin d'incarner quelqu'un qui doit se mettre à genoux la présence d'un homme qui aurait tout fait pour elle autrefois : « Elle le suppliait de rester et le submergeait de promesses [...] Elle avait dû se fouler la cheville ou se camper au bord de la route pour le regarder s'éloigner » (Kanor 361). Elle semble naïve et désespérée dans ce passage. Rester au bord d'une route pour voir quelqu'un qui part rappelle les actions d'un jeune enfant. Après seulement un rapport avec Biram, elle voit quelque chose qui manque dans sa vie et elle devient déraisonnable. Sa vie en exil l'a menée à une sensation de vide et à une déconnexion de son pays natal. À cause de cette coupure, la femme redoutable s'est transformée en mendicante. Elle n'a jamais souffert pendant son immigration, car elle était riche et fortunée, mais cette facilité lui a donné la capacité de prendre des décisions privilégiées qui ont mené à sa perte.

La théoricienne Sara Ahmed a remarqué qu'une focalisation sur l'esprit plutôt que sur le corps est importante dans un contexte postcolonial comme celui qui sert de cadre pour les difficultés que rencontre Khady Demba. Dans son étude *Strange Encounters : Embodied Others in Post-Coloniality*, Ahmed articule une approche philosophique au corps qui n'est pas simple : « a philosophy that refuses to privilege mind over body, and that assumes that the body cannot be transcended as such, is a philosophy which emphasizes contingency, locatedness, the irreducibility of difference, and the worldliness of being » (Ahmed 41). Le personnage de Khady incarne cette philosophie, à travers une pensée qui révèle qu'elle est consciente de sa différence et de la précarité de sa situation ; cependant, cette femme puissante arrive à surmonter ses souffrances physiques par un tour de force mental. L'histoire de Khady Demba est marquée par la misère, mais elle utilise

sa peine pour transformer son identité de fille soumise en une femme puissante. Son voyage cérébral est expliqué ainsi : « [Elle] se trouvait même d'une certaine façon ravie, non de souffrir mais de sa seule condition d'être humain traversant aussi bravement que possible des périls de toute nature » (NDiaye 328). Puisqu'elle continue à réfléchir, même dans des moments très difficiles, elle est tranquille. Au début du roman, elle a renié la tragédie en l'ignorant : « Sans cesser de travailler elle glissait dans un état de stupeur mentale qui l'empêchait de comprendre ce qui disait autour d'elle » (265). Elle glisse dans une stupeur pour éviter la souffrance. Mais le voyage lui apprend à profiter des moments éprouvants pour développer sa propre identité. Dans l'article intitulé « Migration and Metamorphosis in Marie NDiaye's *Trois Femmes Puissantes* », Gaensbauer commente cette transformation : « The shape-shift most essentially measures the distance she has covered from the willed apathy that marks the beginning of her exilic journey to the active assumption of a unique, incontrovertible identity in the final stages of her migration » (13). Cette identité incontournable se révèle lorsque le personnage répète son nom complet, « Khady Demba », affirmant alors sa place dans le monde à chaque fois qu'elle se désigne ainsi. Elle réfléchit à sa personne idiosyncrasique : « De telle sorte qu'elle avait toujours eu conscience d'être unique en tant que personne et d'une certaine façon indémontrable mais non contestable, qu'on ne pouvait la remplacer, elle Khady Demba, exactement » (NDiaye 266). Malgré toute sa peine, elle ne peut pas être remplacée et elle est certaine de qui elle est. Elle réfléchit à toutes les façons dont elle a interprété les circonstances de sa réalité. Elle pense : « Au vrai, elle ne regretterait rien, immergée toute entière dans la réalité d'un présent atroce mais qu'elle pouvait se représenter avec clarté, auquel elle appliquait une réflexion pleine à la fois de pragmatisme et d'orgueil » (NDiaye 312-313). Quand Khady réfléchit sur son passé, elle n'est pas pleine de regret,

car ces moments ont créé son identité unique. Elle a une vision claire d'elle-même à cause de sa peine et sa capacité d'être pratique.

Il est significatif que Khady Demba répète son nom avec tant de fréquence, car cette réaffirmation nominale véhicule des valeurs et des sentiments positifs, selon l'analyse de Marie Anne Parent : « Cette foi en son intégrité et son unicité se trouve exprimée par le plaisir et la fierté qu'elle éprouve à répéter son nom, ce qu'elle fait souvent au cours du récit » (Parent 86). Khady répète son nom pour affirmer son identité et sa fierté d'elle-même. Khady Demba n'avait pas de choix dans sa vie courte et pleine de souffrance, mais elle était sûre de qui elle était. Marie Anne Parent offre une raison pour cela : « L'identité de Khady Demba n'est pas remise en question, parce que personne ne peut la remettre en question, parce que Khady est seule, isolée, marginalisée, sans statut social ni familial » (Parent 88). Khady est complètement seule au monde et à la marge de la société. Ce statut la met dans une situation très différente de celle dans laquelle Marème se trouve. Khady ne se compare pas aux autres, aux attentes d'une communauté ou des stéréotypes des corps des femmes africaines. Elle était seulement Khady Demba, une femme désespérée qui a souffert, mais qui a survécu avec la connaissance qu'elle était unique.

Les corps et les esprits de Khady Demba et Marème Doriane Fall sont exploités par la migration et l'exil. Malgré ses avantages, Marème a perdu son identité à cause de son usage de son corps pour obtenir un mari, sa relation avec Francine et sa déconnexion avec ses émotions. Khady renforce son identité unique pendant que son corps est abusé par la prostitution et les actions de la femme qui lui a offert de l'aide. Les luttes de l'immigration créent des problèmes pour tout le monde, mais en comparant ces textes, les différences entre les classes sont visibles. Le traitement de Marème est moins sévère, mais ses décisions causent de la souffrance émotionnelle.

Lorsqu'elles considèrent leurs corps féminins comme des objets et des outils, beaucoup de femmes en exil, quel que soit leur statut, peuvent faire face à des défis difficiles.

Ouvrages Cités

Ahmed, Sara. *Strange Encounters : Embodied Others in Post-coloniality*. Routledge, 2000.

Asibong, Andrew. « The Spectacle of Marie NDiaye's *Trois femmes puissantes* », *Australian Journal of French Studies*, 2013, pp. 385-398.

Athuil, Pascale. « Faire l'aventure du Sénégal à l'Italie », *AMINA 532*, Edition Caraïbes, 2014, pp.6-7.

Aurélia, Dominique. « Fabienne Kanor, la pacotilleuse », *La Journée Internationale de la Femme*, 2017, pp. 1-8.

Eberstadt, Fernanda. « Hope Springs Eternal : 'Three Strong Women,' by Marie NDiaye », *The New York Times*, 2012.

Francis, Gladys. « Entretien avec Fabienne Kanor, 'l'Ante-llaise par excellence' : Sexualité, corporalité, diaspora et créolité », *French Forum*, 2016, 273-288.

Gaensbauer, Deborah R. « Migration and Metamorphosis in Marie NDiaye's *Trois Femmes Puissantes* », *Studies in 20th & 21st Century Literature*, 2014, 1-19.

Kanor, Fabienne. *Faire l'aventure*. Éditions Jean-Claude Lattès, 2014.

NDiaye, Marie. *Trois femmes puissantes*. Éditions Gallimard, 2009.

Parent, Anne Marie. « À leur corps défendant : défaillances et excréments dans *Trois femmes puissantes* de Marie NDiaye », *L'Esprit Créateur*, 2013, 76-89.